

Léon Carvalho

L'homme qui depuis près de quarante ans a provoqué et conduit le grand mouvement musical dramatique français vient de mourir. On me demande de résumer ici la vie si brillante, si féconde de Léon Carvalho, et dans l'impossibilité où je suis en ce moment de donner une étude raisonnée de celui dont je viens de serrer la main pour la dernière fois, je consignerais dans l'ordre, ou plutôt le désordre où ils se présenteront les souvenirs qui me viendront : souvenirs d'une carrière dont mon amitié a suivi toutes les étapes, depuis le Théâtre Lyrique du boulevard du Temple jusqu'à cet Opéra-Comique de la place du Châtelet que Carvalho allait quitter pour entrer dans cette salle nouvelle qu'il ne lui sera pas donné d'inaugurer.

Enfant de l'île Maurice, il était venu en France pour suivre la carrière dramatique ; il entra au Conservatoire, puis obtint un engagement à l'Opéra-Comique. Cet homme qui fut le premier metteur en scène d'opéras, dont le sens artistique a fait l'étonnement de tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre, qui eut le talent de « faire dire » à des chanteurs, qui sut tirer parti de toutes leurs qualités et aussi parfois de leurs défauts, n'avait pas personnellement le don du théâtre, celui d'appeler sur lui-même l'attention du public, comme il sut le donner aux artistes qu'il produisit.

C'est au Théâtre Lyrique que commencèrent les prodiges de volonté et d'intelligence qui ont fait de Carvalho un directeur dont le nom s'imposa à côté de celui de la grande cantatrice qui porta son nom. Là, sans aide, sans la moindre subvention, il voulut courir cette audacieuse aventure, faire connaître aux Parisiens d'alors les œuvres délaissées au théâtre, celles de Gluck, de Mozart, de Weber, de Grétry, etc. Qui de ceux qui y ont assisté pourrait oublier ces merveilleuses soirées où, comme dans *les Noces de Figaro*, on entendait à la fois et Mme Carvalho et Marie Sasse et Mlle Duprez ? J'ai là encore devant les yeux le spectacle d'une répétition générale d'*Orphée*, où aux fauteuils d'orchestre étaient assis à côté les uns des autres, battant des mains au triomphe de Mme Viardot, les Delacroix, les Ingres, Français, Corot, Daubigny et tant d'autres que ceux d'aujourd'hui n'ont vus qu'en marbre ou en bronze !

M. Carvalho, oubliant le succès du jour pour ne penser qu'à celui du lendemain, multipliait ses travaux, ses veilles, les auditions des chanteurs, des auteurs, des compositeurs. Qui pourra donner idée de ces belles fêtes et de la belle insouciance de Carvalho qui, en présence de salles bondées de spectateurs enthousiasmés, me disait en riant :

— Je ne perds que cinq cents francs ce soir !

Car, toujours inexorable pour lui, conseillée par des rivalités sourdes, l'administration feignait d'ignorer que c'était là-bas, à ce lointain boulevard du Temple, que le grand travailleur préparait, révélait les gloires musicales de son temps et mettait au jour des œuvres dont l'Opéra qui les lui a prises, fait encore aujourd'hui ses plus belles recettes, même en les comparant à celles qu'il réalisait avec la musique étrangère ; la province a vécu et vit encore sur les opéras que Carvalho sut faire faire et produire dans de merveilleux cadres.

A quoi bon rappeler, à côté des chefs-d'œuvre de maîtres anciens, ceux de Gounod, de Maillart, de Félicien David, de Victor Massé, d'Ambroise Thomas, de Bizet, de Léo Delibes, de Massenet, de tant d'autres ? Revenons à ce théâtre du boulevard du Temple, où, à bout d'efforts, épuisé de ressources, ayant dépensé pour l'art jusqu'à son dernier sou, Carvalho dut se résigner à abandonner la place. Il était vaincu, mais non pas découragé, et je me rappelle ces soirées, ou plutôt ces nuits où, nous promenant avec lui sur le boulevard, nous qui avions gardé confiance en lui, les Gounod, Delibes, Michel Carré, Massé, Jules Barbier, etc., nous traitions, souvent tous ensemble, avec le feu qu'il nous communicait, telle ou telle question d'art.

La mauvaise chance parut enfin l'abandonner, et Carvalho put installer son Théâtre Lyrique là où est encore l'Opéra-Comique aujourd'hui. Là, il découvrit la grande cantatrice Christine Nilsson, et, outre les œuvres des maîtres anciens, il donnait *Roméo et Juliette*, *Mireille*, comme il avait donné jadis, au boulevard du Temple, *Faust*, *la Reine Topaze*, *le Médecin malgré lui*, *Philémon et Baucis*, là encore, entraîné par l'amour de son métier, il se ruinait, et l'administration regardait de nouveau sombrer ce navire qui cependant portait tant de gloire.

Mais c'est le propre de ceux qui se sentent la mission de combattre quand même, de ne jamais s'arrêter ; c'était bien la ruine encore, on eut en quelque sorte pitié de Carvalho, et le ministère lui donna « une place » à l'Opéra ; là il avait la mission de monter pour d'autres les œuvres dont il avait occasionné l'éclat. Las de ce rôle, à force de patience, d'intelligence, il parvint à devenir directeur du Vaudeville. Enfin, il se revoyait maître quelque part, au Vaudeville il se rencontrait avec Victorien Sardou, Flaubert, il révélait Mlle Bartet, et, poussé par cet invincible amour de la musique, il faisait faire à Bizet son chef-d'œuvre, *l'Arlesienne*, sur le drame si émouvant d'Alphonse Daudet.

Mais le destin voulut enfin qu'un jour Carvalho touchât au but de sa vie, obtint une autre direction, que l'adminis-

tration, reconnaissant ses services, lui dât d'un peu de cet argent qu'il avait si généreusement dépensé pour l'art. L'Opéra-Comique lui ouvrit ses portes et, cette fois, soutenu par cette subvention tant souhaitée, riche d'un répertoire sans égal, il put recommencer avec pleine sécurité, sans crainte de désastre, cette vie pour laquelle il était fait, et continuer encore par son courage, sa persistance, cette lutte de l'ancien Théâtre Lyrique où son ardeur lui avait mérité de Gounod, en gaité, le surnom de : « Zouave des directeurs ». Je passe sur le détail des œuvres produites ou reprises à ce théâtre, *Carmen*, qui n'obtint qu'avec lui son véritable succès. *Manon*, puis *Lakmé*, où il révéla Mlle Van Zandt au public parisien. Je ne parle pas de la nouvelle épreuve, qu'eut à supporter Carvalho de l'abandon, pour cause politique racontée par M. Goron, de son théâtre, livré à cause de cette exquise chanteuse à d'inqualifiables manifestations. Le mauvais sort lui réservait une plus terrible épreuve. Maintes fois, il avait prévenu l'administration du danger que présentait l'accumulation forcée de décors sur son théâtre, et ce danger était si évident qu'un député, M. Steenackers, monta un jour à la tribune pour signaler le péril. L'assemblée, étonnée qu'on vint l'entretenir de pareils détails, se prit à sourire. Ce sourire, quinze jours après la déclaration de M. Steenackers, coûtait la vie à trois cents personnes ! Comme il fallait un coupable et que l'administration ne peut jamais avoir tort, Carvalho, qui le premier et maintes fois avait protesté contre le danger, fut sacrifié. Une sentence de la Cour d'appel vint annuler celle qui l'avait condamné, mais malgré l'arrêt, ce directeur qui avait tout prévu avait dû abandonner pendant quatre ans le théâtre de l'Opéra-Comique où il fut réintégré et qu'il a, au prix de son travail, de sa santé, rendu florissant, malgré les obstacles que lui créait sa situation loin des grands centres de Paris.

C'est là, au milieu de son travail, d'où n'avaient pu l'arracher deux grandes douleurs, la perte d'un petit-fils adoré et celle de Mme Carvalho, qu'après avoir monté une œuvre nouvelle, il vient de mourir, estimé de tous et portant enfin cette croix de la Légion d'honneur que, plus éclairée, plus juste que celles qui l'ont précédée, lui a donnée l'administration présente.

Je n'ai dit là que ce qu'eussent dit comme moi tous ceux qui ont vécu près de cet homme qui semblait ignorer que sa vie dût avoir un terme. Qui pouvait, d'ailleurs, le faire songer à la fin, ce Carvalho taillé en athlète, qui ne savait se reposer d'une fatigue que par une autre, de l'audition d'un opéra que par les soins de la mise en scène d'un autre, dont l'esprit toujours présent savait remédier à tous ces hasards, ces accidents qui sont la vie même du théâtre ? Rien ne semblait avoir pris sur lui ; la veille d'une première, c'est à peine s'il était nerveux, et alors qu'on le croyait tout entier absorbé par l'aléa de la bataille qu'il allait livrer, il partait d'un de ces beaux éclats du rire qui n'appartient qu'à la jeunesse.

Très épris de la clarté qui est la marque de l'art français, il paraissait, surtout dans ces derniers temps, soucieux de l'avenir de la musique dramatique ; il redoutait justement les compositeurs qui, séduits plutôt par les défauts du génie de Wagner que par ses qualités, lui apportaient des partitions obscures, sans divisions précises, sans ce sentiment inné de la scène que rien ne saurait remplacer au théâtre.

Qu'ajouter à ces quelques lignes si pleines de faits, quels mots parleraient comme eux et sauraient dire mieux la vaillance de cet infatigable travailleur qui vient, tout à l'heure, de laisser reposer son cerveau pour la première fois ? Certes, au dur métier de directeur on est exposé à se faire bien des inimitiés dans le monde inquiet et irritable des artistes ; Carvalho a dû s'y résigner comme bien d'autres ; mais, comme peu d'autres, il savait aussi se faire aimer, car il avait, dominant tout, le sentiment de l'art à qui il a tout sacrifié, et son repos et sa fortune. C'est pourquoi, au contraire de tant d'autres directeurs qui ne font que passer sans que personne se soucie de savoir leurs noms et puisse citer une grande œuvre dont ils aient aidé l'enfancement, Carvalho et son souvenir resteront indissolublement liés à la belle période musicale dramatique qui vient de s'écouler. Hier encore, il nous disait ses projets pour l'an prochain, pour l'an d'après, et je souriais en lui voyant tant de confiance, car il me semblait que l'homme à qui la nature avait laissé la force et l'aspect de la jeunesse dût nous montrer encore d'autres chefs-d'œuvre. Mais le temps qu'il dédaignait en avait autrement décidé et du doigt avait marqué avant la fin de l'année le terme d'une vie d'autant plus belle, qu'elle a été employée jusqu'à la dernière heure au service de l'art.

Philippe Gillet.

Lundi, nous répétions pour la dernière fois *l'Attaque du moulin*. L'orchestre commença, le rideau se leva. Je regardai autour de moi, bien surpris, un peu inquiet. Carvalho n'était pas là. Depuis le jour où il m'ouvrit les portes de l'Opéra-Comique — voilà six ans, — jamais il n'avait manqué encore une de nos séances d'études. Ma joie de revoir mon ouvrage tout habillé à la moderne, tout frémissant d'une vie nouvelle, s'éteignit malgré moi, à mesure que les scènes se succédaient. A vrai dire, rien ne pouvait me faire soupçonner quoi que ce fût. L'avant-veille, samedi, Carvalho, pendant deux heures, riant, chantant, m'avait raconté, comme il savait les raconter, mille histoires de sa jeunesse, mille aventures de sa carrière. N'importe, je n'étais pas rassuré. Pour qu'il n'assistât pas, à

mon côté, à cette répétition, quelque chose de grave devait se passer. Son fils vint deux ou trois fois me demander si j'étais content, puis disparut. La toile tombée, vite, vite, je me précipitai. Henri Carvalho, dans son cabinet, écoutait au téléphone. Les yeux pleins de larmes, quittant l'appareil, me saisissant les mains, il m'entraîna : « Mon père se meurt ! » Pendant que la voiture roulait, j'apprenais la congestion cérébrale : Carvalho frappé le dimanche, tout espoir perdu d'abord, puis un grand mieux, l'ordre du directeur de jouer quand même, et enfin l'effrayant avertissement qui nous faisait trouver si long le trajet. Et voilà que dans son lit, le colosse abattu, râlant déjà, me tend les bras, d'un geste familier. Je prête l'oreille : « Comment a été Fugère?... Et Brema, et Marnigian, et Jérôme?... » Maintenant, il est mort.

Je supplie qu'on m'excuse de parler de moi. Mais je voudrais montrer, en ces quelques lignes, Carvalho tel que je l'ai connu, et non pas tel que les légendes le défigurent. Je le revois le dimanche des Rameaux de l'année 1891. Après les pires chagrins, les pires infortunes, il venait de rentrer à l'Opéra-Comique et il nous avait donné rendez-vous, à Zola, à Gallet et à moi, dans l'arrière-boutique de l'éditeur Choudens, pour entendre *le Réve*. La lecture finie, il se leva, et nous dit simplement ceci : « Je vous mets en répétition demain. » Et le lendemain, en effet, les meilleurs artistes de son théâtre déchiffraient ma musique, et quelque temps après, Carvalho livrait la bataille avec une bravoure que l'on n'a pas oubliée. *Le Réve* joué, sans attendre un jour, il me commanda un autre ouvrage dont les études commencèrent à la minute promise, et dont la représentation fut assez heureuse pour le remplir de joie. Je l'affirmai alors beaucoup en acceptant les offres de l'Opéra pour mon troisième drame. « Cela, voyez-vous, m'avait-il déclaré, je ne vous le pardonnerai jamais. » Et il me le pardonna en préparant de tout son cœur la reprise de cette *Attaque du moulin* qu'il a entourée de soins jusqu'à son dernier souffle, puisque, aux instants suprêmes, il s'en occupait encore. Est-ce donc là le Carvalho des légendes, inopiniât, hésitant, défenseur aveugle des vieilles formules ? Certes non. Est-ce le Carvalho que quelques-uns ont cru deviner ? Je ne sais, mais ce que j'affirme, c'est que c'est le Carvalho que j'ai connu et aimé. Et je garantis la ressemblance.

On comprend bien que si je raconte ces choses en un pareil moment, ce n'est pas pour me mettre en avant, mais c'est, au contraire, pour m'effacer, à cette heure de poignante émotion, en rendant à Carvalho la justice qui lui est due et qu'on lui a trop souvent refusée. Contrairement aux opinions courantes, la jeunesse plaisait à Carvalho, et toujours la jeunesse lui a plu. C'est d'abord Gounod qu'il accueillit, inconnu, avec son *Faust* incompris et dont il monta au Lyrique, à son cher Lyrique, les œuvres de jeunesse ; c'est Bizet qu'il attire à son théâtre parce qu'il est jeune et que sa musique est jeune ; c'est Guiraud, Delibes, jeunes ; c'est Massenet, le jeune chante de *Manon*. Et parmi nous, les jeunes d'à présent, quel est donc celui que Carvalho n'a pas aidé, n'a pas tiré de l'ombre en jouant son ouvrage le plus hardi ? J'en prends à témoin M. Camille Erlanger, tant d'autres que nous avons entendus ces dernières années, et aussi M. Gustave Charpentier, dont le fidèle ami de la jeunesse avait reçu avec un superbe enthousiasme la *Louise*, cette *Louise* si moderne, dit-on.

Sans doute, Carvalho gardait le culte des classiques. Et comme il avait raison, quelles joies cela nous a valu et comme nous devons l'en remercier ! C'est lui qui, de son temps — qu'on ne l'oublie pas, — a le mieux honoré Mozart et Gluck en donnant de leurs opéras des représentations modèles. Et, tandis que ma plume court sur le papier, j'évoque le doux souvenir des dernières soirées glorieuses des *Noces de Figaro* et de la *Flûte enchantée*, où triomphait encore, dans l'attendrissement, le respect et l'admiration, la compagne dévouée que Carvalho vient d'aller rejoindre au pays des mystérieuses musiques.

Carvalho, à la vérité, ne pouvait survivre à sa femme, qui fut pour lui l'inspiratrice et la consolatrice. Leurs deux existences étaient trop intimement liées. A ses débuts, bien modestes, bien obscurs, chanteur assez médiocre, Carvalho rencontre Mlle Miolan et l'épouse. Dès lors, c'est le travail acharné du ménage, c'est la poursuite entêtée de l'idée commune. Chacun d'eux servira donc l'art à sa façon, en s'associant d'esprit et d'âme. A l'art, il faut une maison de liberté et des interprètes d'inspiration. Carvalho créa un théâtre d'art et y attacha Mme Carvalho. C'est le Lyrique — je me permets d'insister là-dessus — qui détermina, avec les concerts populaires, tout le mouvement moderne. Carvalho fit pour le drame musical ce que Pasdeloup faisait pour la symphonie. Il réunit les maîtres du passé, qu'il sut choisir, aux maîtres de l'avenir, qu'il sut trouver, et il les imposa à la foule qui les ignorait aussi bien les uns que les autres, et qui les connaît et qui les aime aujourd'hui, grâce au directeur d'initiative et d'audace, grâce aussi, je le rappelle, à l'interprète de style et de noblesse. Pour défendre la bonne cause de l'art, pour vaincre la mauvaise fortune de la vie, aux beaux jours, aux vilains soirs, le mari et la femme, gais ou tristes, res-tent la main dans la main, peinant, travaillant. La musique, un instant, par caprice, ne voulant plus de Carvalho, celui-ci prend le Vaudeville et y combat encore de son mieux pour l'ingrate en parant *l'Arlesienne* d'Alphonse Daudet, d'une partition qui immortalisera. Tou-

jours la musique, fut son amoureuse. Ceux qui ont observé Carvalho quand il l'écoutait se rappellent bien la moue de délices qui ressemblait tant à un baiser...

Je ne puis, sans que mes yeux se remplissent de larmes, dire quel merveilleux sens de la vie, quelle surprenante compréhension des plus diverses musiques Carvalho montrait quand il mettait une pièce en scène. Vendredi, il me stupéfiait encore par ses dons prodigieux d'improvisateur. Jamais content de lui, toujours à la recherche d'attitudes nouvelles, il bondissait de sa place, après avoir regardé ses personnages, et réglait le moindre mouvement, le moindre jeu de physionomie avec une gaieté, un entrain, une fantaisie, une maîtrise incomparables. Chaque groupe, après qu'il l'avait disposé, apparaissait comme un petit tableau et il l'arrangeait, le modifiait constamment avec des virtuosités de peintre. Sa satisfaction se manifestait par un coup joyeux de la grosse canne, frappé sur le plancher, ou par la prise de tabac qui était un signe de suprême allégresse... Et je m'arrête, en songeant à cette heureuse semaine passée à côté de lui, dans la bonne fièvre du travail. Aimant la jeunesse, jamais il n'avait été si jeune, si passionné que pendant ces heures qu'il m'a consacrées, et qui seront les plus précieuses de ma carrière. Et puisque ses dernières pensées ont été pour moi, pour la jeunesse, je veux lui adresser, en même temps que mon adieu, l'adieu de la jeunesse et lui jeter les fleurs de reconnaissance qui sont dues à sa vie de lutttes, de labeur, de courage et de foi en l'éternel renouveau de l'art.

Alfred Bruneau.

AU JOUR LE JOUR

LE

NOUVEAU GOUVERNEUR DE LA BANQUE

C'est chose faite. Nous avons un nouveau gouverneur de la Banque. On y a mis tout le temps voulu, tous les ménagements possibles, car ce n'était pas une petite affaire de remplacer un homme comme M. Magnin, et d'attacher à son égard ce que la loi sur les incompatibilités pouvait avoir eu d'un peu brusque et d'un peu blessant.

Le gouvernement, pénétré des services rendus par M. Magnin, lui a témoigné, dans cette circonstance, toute la gratitude et toute la déférence voulues. La loi votée n'a été promulguée que dans les délais extrêmes, et le décret qui nomme le nouveau gouverneur, quoiqu'arrêté depuis près de deux semaines et signé le 24 décembre dernier, ne paraîtra que ce matin au *Journal officiel*.

Ce décret comprend deux articles : le premier, qui nomme M. Magnin gouverneur honoraire ; le second, qui lui donne pour successeur, à la tête de la Banque de France, M. Pallain, actuellement directeur général des douanes.

Tout le monde connaît M. Pallain, ce qui est déjà excellent quand il s'agit d'occuper un pareil poste. Ce n'est pas un de ces fonctionnaires dont on se demandera : « Qui est-il ? D'où vient-il, et qu'a-t-il fait ? »

Sa carrière, en effet, s'est écoulée tout entière à Paris, et il y a toujours occupé des fonctions très en vue. Son seul poste en dehors de Paris a été la sous-préfecture de Sceaux : on voit que ce n'est pas bien loin ! Et encore, M. Pallain, né malin, fit-il supprimer la sous-préfecture, pour que plus rien ne le retint « en province » ! Il entra en 1872 au ministère des finances comme directeur du cabinet et du personnel sous M. Léon Say, et l'on peut dire que, depuis lors, il n'est plus sorti de ce ministère où il a été successivement directeur du contentieux et du contrôle des régies, et directeur général des douanes, poste qu'il occupait hier encore et où il a été appelé en 1885.

Entre temps, M. Pallain avait fait une petite fugue au ministère des affaires étrangères, Gambetta, avec qui il était très lié, l'appela auprès de lui comme directeur du cabinet et du personnel, mais on sait ce que dura le « grand ministère ». Trois mois après, M. Pallain réintérait le ministère des finances, définitivement guéri du désir d'aller faire l'école buissonnière.

Il n'en sort aujourd'hui que pour un des postes les plus enviés, les plus stables, les plus inamovibles, oserai-je dire, de la haute administration. Le gouvernement de la Banque de France, pour un homme de cinquante ans, en pleine force de travail, en pleine vigueur d'esprit, ce n'est pas ce qu'on peut appeler une retraite. Elle est, en tout cas, des plus honorifiques et des mieux dorées, et il n'est que juste d'ajouter que, puisqu'il est désormais en dehors du personnel politique que doivent être choisis les titulaires de ce poste, M. Pallain se trouvait tout désigné par l'ancienneté et par la distinction de ses services.

Ils ont été assez brillants pour lui valoir déjà la croix de commandeur de la Légion d'honneur, et pour faire de lui, ce qui n'est pas banal dans l'administration, un lauréat de l'Institut. M. Pallain, en effet, indépendamment de ses ouvrages spéciaux sur les douanes et le contentieux en matière financière, a publié aussi plusieurs œuvres historiques de grande valeur, notamment sur Talleyrand et sur Mirabeau. M. Pallain touche, de plus, au monde des lettres par un détail assez curieux : il a été choisi par Victor Hugo comme un de ses exécuteurs testamentaires.

Mais le grand poète a dû être guidé dans ce choix au moins autant par la politique que par la littérature. M. Pallain, en effet, appartenait, par son mariage, à ce qu'il est convenu d'appeler la noblesse républicaine. Il était entré dans la famille Hunebelle, et les Hunebelle sont une dynastie.

Le chef de cette dynastie, M. Hunebelle, est maire de Deauville, et c'est chez lui que ses enfants et petits-enfants se réunissent à la belle saison. Une de ses filles avait épousé M. Cochery, ministre des finances. C'était une charmante jeune femme dont la mort a laissé d'unanimes regrets. C'est sa sœur, Mme Pallain, qui, à sa mort, a pris soin de ses deux enfants, aujourd'hui une grande jeune fille et